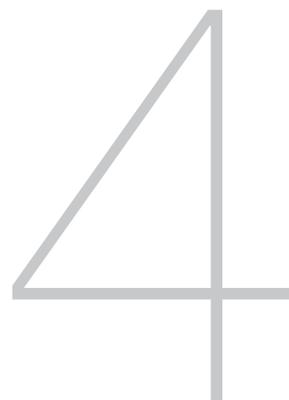




# Libre cours



Actualité de la recherche sur le livre et la lecture des enfants et des jeunes

## DES PETITES FILLES PAUVRES QUI NE SONT PAS DE PAUVRES PETITES FILLES...

### PORTRAITS DANS QUELQUES ROMANS POUR LA JEUNESSE DE LA FIN DU XIX<sup>E</sup> ET DU DÉBUT DU XX<sup>E</sup> SIÈCLES

PAR SOIZIK JOUIN

Conservatrice, directrice de la médiathèque  
Françoise Sagan (Paris).

Quand on évoque des personnages d'enfants pauvres dans la littérature de jeunesse, on pense le plus souvent à Rémi de *Sans Famille*, à *Oliver Twist* ou à Gavroche... Et les filles ? À part peut-être la triste « petite fille aux allumettes », on n'en connaît pas beaucoup...

Les romans pour enfants du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle, où la pauvreté est bien plus présente que dans les romans contemporains, offrent pourtant de beaux portraits de fillettes, qui, confrontées à cette pauvreté, font face avec courage et détermination.

DE LA RICHESSE À LA PAUVRETÉ  
On trouve dans ces livres<sup>1</sup> deux sortes de petites filles : les pauvres qui deviennent riches et les riches qui deviennent pauvres, celles qui restent pauvres, ou du moins dans une situation très modeste, étant beaucoup plus rares. *L'oubliée de Venise*<sup>2</sup> de Jany Saint-Marcoux, vivra quant à elle, tous ces états : née dans une famille aisée, perdue à Venise par sa gouvernante, recueillie par une modeste ouvrière qui l'emmène à Naples (ce qui en fait *Une amie prodigieuse* avant l'heure), elle devient Carina, et vit pauvre mais heureuse en vendant des oranges. Après la mort de sa mère adoptive, elle connaîtra l'errance et la vraie précarité avant

←

De gauche à droite et de haut en bas :  
Colette Vivier, ill. Françoise Estachy : *La Porte ouverte*, Bourrelrier.  
T. Trilby, ill. Manon Iessel : *Moineau, la petite libraire*, Flammarion.  
Eleanor H. Porter, ill. Jacques Sogno : *Pollyanna ou le jeu du contentement*.  
Hector Malot : *En Famille*, GP.  
Frances H. Burnett, ill. François Place : *La petite princesse*, Gallimard.

de retrouver à l'adolescence sa riche famille. Mais comme le dit l'auteur :

« *L'enfance de chacun la suit comme son ombre. Qui de nous est parvenu à enterrer son ombre ?* »

Carina, redevenue Kathy, n'enterrera ni ne reniera rien et choisira d'épouser Zino, fidèle compagnon des années difficiles, et non Teddy, jeune Américain riche et insouciant, témoin de la prospérité retrouvée.

Certaines de nos fillettes passent donc, souvent de manière très soudaine, de la richesse à la pauvreté. Dans *Moineau la petite libraire*<sup>3</sup> de Thérèse Trilby, Moineau et ses frères cherchent le sens du mot « ruine » dans le dictionnaire. Ils comprendront vite que cela signifie quitter du jour au lendemain l'hôtel particulier de Neuilly, le château, la villa de Deauville et la nurse anglaise pour aller vivre modestement dans un minuscule appartement. Moineau n'ira plus à son cours très chic et deviendra vendeuse dans la librairie dont sa mère a pris la gérance.

Sara, *La petite princesse*<sup>4</sup> de Frances Hodgson Burnett, passera en une journée de petite fille richissime et adulée à misérable servante, à cause là aussi de la ruine et de la mort du père qui la gâtait follement.

Mais rassurons-nous. Dans ces livres, la vraie pauvreté ne dure pas : le papa de Moineau finira par revenir du Canada avec une bonne situation, et les mines de diamants qui ont causé la ruine provisoire de celui de Sara se révéleront finalement source d'immenses richesses.

D'autres font le chemin exactement inverse : les orphelines Anne (*Anne, la maison aux pignons verts*<sup>5</sup> de Lucy Maud Montgomery), Pollyanna (*Pollyanna ou le jeu du contentement*<sup>6</sup> d'Eleanor Porter), Angelica (*Angelica* de Marguerite Thiebold<sup>7</sup>) et Rebecca (*La petite Rebecca du ruisseau ensoleillé*<sup>8</sup> de Kate Wiggin) vivent dans des conditions très difficiles. Mais tout va changer pour elles, du moins matériellement (on y reviendra) quand elles vont être recueillies dans des familles riches ou en tout cas aisées.

De même *Gulla, la fille de la colline*<sup>9</sup> de Martha Sandwall-Bergström, elle aussi orpheline et pauvre parmi les pauvres, se révélera être la petite fille du comte Sylvester, l'impitoyable maître du domaine de Hoeje.

Après avoir traversé la moitié de l'Europe en roulotte, Perrine, la magnifique héroïne d'*En famille*<sup>10</sup> d'Hector Malot, arrive au début du roman à Paris dans le plus grand dénuement. Pour tenir la promesse faite à sa mère mourante, elle part à pied à Maraucourt, près de Boulogne-sur-Mer, et manque de mourir de faim en chemin. Elle réussit à se faire embaucher à l'usine où travaillent 7 000 ouvriers et va, peu à peu, faire d'abord inconnu la conquête de leur propriétaire, qui est en fait son grand-père, riche industriel au cœur sec qui avait renié son fils unique car il avait épousé – horreur ! – une jeune Anglaise.

Finalement reconnue comme sa petite-fille, Perrine deviendra l'héritière de l'empire industriel de M. Vulfran, et surtout son inspiratrice en transformant le patron dur et indifférent en un dirigeant ouvert aux idées sociales les plus avancées<sup>11</sup>.

### Comment est décrite cette pauvreté ?

À part chez Saint-Marcoux où elle est assez idéalisée, elle est décrite de façon plutôt réaliste, même chez les auteurs les plus conservateurs comme Thérèse Trilby dans *D'un palais rose à une mansarde*<sup>12</sup> :

« *Un jeune bébé dans les bras, madame Marie s'avance. Elle a un pauvre visage ravagé par les privations et la fatigue : cinq enfants à soigner et son mari qui est à l'hôpital. Elle ne montre aucune surprise, il semble que plus rien ne peut la surprendre.* »

Plus loin :

« *De ce ton désespéré, si douloureux à entendre, madame Marie répond : on dit toujours qu'on revient et on ne revient pas. Il est évident qu'elle ne croit plus aux promesses.* »

Dans le même roman, la pièce où vivent Suzanne et sa mère est :

« *Sans fenêtre ni cheminée, une tabatière ouvrant directement sur le toit donne bien peu d'air à cette chambre habitée par deux personnes dont une est malade.* »

La famille de *La porte ouverte*<sup>13</sup> de Colette Vivier habite dans un quartier pauvre, à cinq dans une seule pièce. Thérèse, orpheline, vit avec la vieille mère Adrienne dans une loge de concierge qui est tellement humide que personne d'autre ne veut y rester :

« *Debout près de la grille, elles regardaient les petits jouer dans la poussière. La robe de Thérèse lui collait au*



Hector Malot : *En Famille*, Nelson, 1940.



T. Trilby, ill. Manon Iessel : *Moineau, la petite libraire*, Flammarion-jeunesse, 1963.



T. Trilby, ill. Manon Iessel : *D'un palais rose à une mansarde*, Éd. du Triomphe, 1992.

corps tant elle transpirait. Quelle idée aussi de mettre une robe de laine par un temps pareil dit maman ; Thérèse dut avouer qu'elle n'en n'avait pas d'autre. »

Les rapports sociaux sont finement analysés dans le beau roman méconnu d'Alice Piguet, *Thérèse et le jardin*<sup>14</sup>, qui met en scène une autre Thérèse qui, depuis la mort de son père, vit avec sa mère dans la gêne :

« Elle garde avec épouvante le souvenir des bousculades tumultueuses que sont les récréations. Les filles des commerçants l'ont éblouie avec leurs vêtements neufs, leurs bonnes joues, leur assurance. Les autres élèves, mal vêtues, mal peignées, installées dans leur misère, l'ont découragée. Mais, tout de suite, les filles de boutiquiers parmi lesquels Thérèse aurait voulu se faire des amies l'ont remise à sa place, c'est-à-dire dans le clan des pauvres. »

La série des Gulla<sup>15</sup>, publiée en Suède en 1945, a été qualifiée de « roman prolétarien pour la jeunesse » en raison de sa description des conditions de travail très dures des paysans suédois :

« Les métayers furent appelés au château et travaillèrent sous pression dans les champs. Tout enfant au-dessus de 10 ans et tout vieillard au-dessous de 70 ans devaient faire leurs journées de corvée, de 7h le matin à 7h du soir. Quand les métayers rentraient chez eux au cré-

puscule, leurs propres bouts de terre les attendaient. Les enfants se plaignaient de douleurs intolérables dans les bras et le dos sans compter qu'ils subissaient constamment paroles dures et rebuffades des pauvres esclaves éreintés qu'étaient les grandes personnes<sup>16</sup>. »

Plus loin :

« Au fur et à mesure que les jours devenaient plus froids et plus sombres, les joues des enfants pâlissaient. Il y avait moins à manger cet automne-là car la récolte des pommes de terre avait été mauvaise. Le menu était donc surtout composé de pain et de bouillies de maïs. La farine, lourde et moisie, remplissait mal son office. »

Dans *En famille*, la maison de la Tiburce prend feu :

« La Tiburce était une vieille ivrogne qui gardait les enfants trop petits pour être admis à l'asile. Elle s'était endormie ivre, comme d'habitude, et les enfants les plus grands ont joué avec les allumettes. Quand tout a commencé à flamber ils se sont sauvés et la Tiburce a fait de même, épouvantée, oubliant ceux qui étaient au berceau. »

Perrine, devenue la secrétaire, l'interprète et la guide de M. Vulfran, le conduit vers les mères éplorées :

« L'une d'elle étendit vers lui un bras menaçant : « V'nez donc ver ce qu'on fait d'nos éfants pendant qu'on s'exterminé pour vous, c'est i vo qu'aller lui rendre la vie ! » »

Dès le lendemain, M. Vulfran entreprendra de construire une crèche.

### Comment vivent-elles cette pauvreté ?

Certaines ont beaucoup de mal et se révoltent, comme Charlotte, l'attachante petite sœur du *Petit chef de famille*<sup>17</sup> de Zénaïde Fleuriot, qui ne supporte pas de devoir troquer ses jolies bottines blanches en daim contre de grosses bottines en cuir noir, et qui les plante dans les cendres au fond de la cheminée. La rencontre avec le petit voisin qui a bien faim – sa mère a été porter son oreiller au Mont-de-Piété – l'amènera à de meilleurs sentiments.

Mais la grande majorité de nos héroïnes font face avec courage et dignité. Moineau la petite libraire a du mal à s'habituer à cette nouvelle vie mais trouve que la crise a aussi du bon :

*« La crise a causé la ruine, la perte de tous les biens mais elle a tout de même fait partir Nurse et donné Maman à Moineau, Pierre et Guy, et c'est un si beau cadeau qu'on peut quand même avoir pour la crise une certaine reconnaissance. »*

Perrine d'*En Famille*, qui vient d'être embauchée à l'usine pour un salaire de misère, s'inquiète :

*« Est-il possible que pendant des mois et des mois, une livre de pain par jour fût un aliment suffisant pour entretenir les forces qu'elle dépensait dans son travail ? »*

Pour améliorer son ordinaire, elle saura faire preuve d'une inventivité et d'une ingéniosité peu communes, en s'aménageant une cabane sur une île pour échapper à la promiscuité de la chambrée commune où s'entassaient les ouvrières, en pêchant, cueillant des herbes sauvages pour sa soupe, dénichant des œufs, etc. Elle se fera même des sandales avec les roseaux...

Karine, qui a tout juste 12 ans dans *Le secret de Karine*<sup>18</sup> de Colette Nast, va devenir factrice dans un petit village de Provence pour payer la pension de sa mère malade qui a besoin de grand air. L'auteur précise tout de même qu'il a été difficile de convaincre le directeur des Postes...

D'autres, comme Sara la petite princesse, s'échappent de leur vie misérable par l'imagination. Une camarade de classe du temps où elle était riche vient la voir en cachette dans sa sordide mansarde :

*« – Sara, comment peux-tu supporter de vivre dans un endroit pareil ?*

*– En faisant comme si tout était différent, ou en imaginant que c'est le décor d'une pièce. »*

Sara fait alors comme si elle était prisonnière à la Bastille, elle apprivoise le rat qui court dans sa chambre, et surtout s'imagine être une princesse :

*« Même si je dois être une princesse en haillons, à l'intérieur de moi, je resterai une princesse. C'est facile d'être une princesse quand on a des habits dorés, mais c'est une victoire beaucoup plus grande de continuer à en être une quand personne ne le sait. »*

D'autres font le chemin inverse : Dans *Petit Point et ses amis*<sup>19</sup> d'Erich Kästner, Petit Point vient d'une famille riche mais ses parents n'ont guère le temps de s'occuper d'elle. Tous les soirs, elle sort en cachette, vêtue de haillons, et va mendier sur un pont de Berlin, amenée par sa gouvernante qui se fait passer pour aveugle. Cette gouvernante est en effet folle amoureuse d'un voyou et utilise tous les moyens possibles pour gagner de l'argent. Mais Petit Point, elle, vit cela comme une aventure et prend grand plaisir à jouer la misère pour apitoyer les passants.

Thérèse, la touchante héroïne de *Thérèse et le jardin*, arrivera à s'évader de la pauvreté par l'art et la création. Cette petite fille de 7 ans vit avec sa mère dans une chambre obscure d'une rue étroite. Elle ne quitte jamais son triste quartier. Mais un jour, elle va avec sa maman en banlieue faire une visite et découvre éblouie un jardin :

*« Nous avons tous connu des jardins, la campagne... Thérèse, parce que sa maman est trop pauvre et que les sorties sont coûteuses, ne connaît que la rue. Or, le jardin qu'elle découvre est le plus délicieux du monde. »*

De retour chez elle, Thérèse décide de créer son propre jardin, dans une boîte de carton, avec des branches, des bouts de laine, des cailloux et beaucoup de patience et d'ingéniosité :

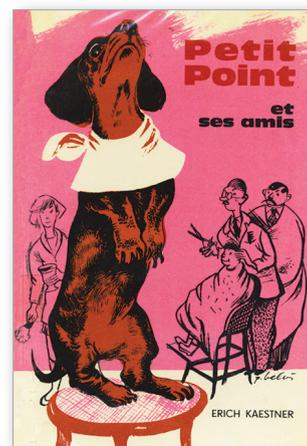
*« Et Thérèse imagine qu'elle est devenue toute petite, alors elle peut gambader dans les allées miniatures, traverser la rivière ruban, respirer les giroflées-épingles, cueillir les boules de neige-boutons et s'abriter là, sous ce gros arbre au feuillage de laine verte. »*



61

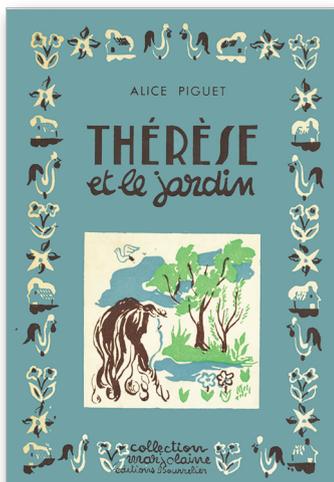
↑→

Erich Kaestner, ill. Jacques Touchet :  
*Petit Point et ses amis*, Bourrelrier, 1961.



←  
 Alice Piguet, ill. Jacqueline Gaillard :  
*Thérèse et le jardin*, Bourrelrier, 1946  
 (Marjolaine).

←  
 Colette Vivier, ill. Françoise Estachy :  
*La Porte ouverte*, Bourrelrier, 1955  
 (Primevère).





↑ ↓  
Eleanor H. Porter, ill. Jacques Sogno : *Pollyanna ou le jeu du contentement*, Jeheber, [s.d.].



Un élément revient très souvent : la pauvreté et l'adversité font grandir et mûrir, forgent le caractère, font prendre conscience :

*« Comblée par ses parents, Moineau jouissait de la vie, des plaisirs offerts. Maintenant qu'elle est devenue une petite fille très pauvre, elle comprend combien elle a été coupable. L'indifférence des enfants de parents riches est un péché dont elle ne s'est jamais accusée parce qu'elle ne l'avait pas découvert. La ruine, venue sans prévenir, comment elle éclaire toute chose ! »*

Pollyanna joue quant à elle le difficile jeu du contentement Son père, pasteur d'une église missionnaire d'une ville perdue de l'Ouest américain, est pauvre, c'est le cas de le dire, comme un rat d'église :

*« Nous avons commencé à jouer le jeu du contentement quand nous avons reçu un baril missionnaire qui renfermait des béquilles. Je désirais une poupée et Papa avait écrit dans ce sens ; mais quand elle envoya le baril la dame écrivit qu'elle n'avait pas de poupée mais seulement de petites béquilles.*

*C'est alors que nous avons commencé le jeu. Cela constituait à trouver quelque chose dont on puisse se réjouir dans n'importe quelle circonstance. Pour les béquilles, j'ai eu du mal à trouver et Papa a dû me le dire. Je peux être contente de ne pas avoir besoin de ces béquilles. Vous voyez le jeu est bien facile, une fois qu'on a commencé. »*

Plus tard, Pollyanna aura un accident de voiture et sera à son tour paralysée. J'ai lu ce roman quand j'avais 9 ou 10 ans et je me souviens que j'avais tout de même eu du mal à croire à ce jeu du contentement... Et je ne suis pas la seule... Voici ce qu'une romancière actuelle, Emily Lockhart, fait dire à un des personnages principaux, Imogen, dans un roman pour jeunes adultes récent, *Trouble vérité*<sup>20</sup> qui reprend le thème de Monsieur Ripley de Patricia Highsmith :

*« Je dévorais Heidi et toutes ces niaiseries. Mais par la suite, ces bouquins ont fini par m'écœurer avec leurs putains d'héroïnes souriantes et enjouées tout le temps. De vrais modèles de sacrifice féminin. Genre, "Je crève la dalle ! Tiens, mange le seul petit pain qui me reste !" Ou encore " Je ne peux pas marcher, je suis paralysée mais je vois toujours la vie en rose, tralala ! »*

*Crois-moi, la petite princesse et Pollyanna ne vendent que des mensonges. Quand j'ai compris ça, je suis totalement passée à autre chose. »*

Dans beaucoup de ces romans, en effet, la pauvreté matérielle des personnages principaux s'accompagne d'une grande richesse de cœur, d'une générosité qui forcent l'admiration et qui sont opposées sans cesse à la pauvreté morale et affective des riches.

Gulla, la fille de la colline, qui se révèle être la petite fille perdue de l'affreux comte Sylvester, refuse d'aller vivre au château avec lui. Elle ne veut pas quitter la misérable mesure du métayer Karlberg car elle a promis à sa femme Ellen, mourante, de veiller sur leurs enfants.

Imogen évoquait Sara la petite princesse, qui, affamée et glacée de froid, trouve une pièce dans la rue enneigée. Elle s'achète six petits pains tout chauds. Mais en sortant de la boulangerie, elle rencontre une petite fille encore plus misérable qu'elle et dont la description laisse à penser que madame Burnett avait lu « La petite fille aux allumettes » :

*« C'était un petit personnage qui avait l'air encore plus pitoyable qu'elle, un paquet de chiffons d'où sortaient deux pieds nus minuscules, rouges et crasseux, que leur propriétaire n'arrivait pas recouvrir en tirant sur ses haillons. Au-dessus de ce tas de chiffons apparaissaient une tignasse hirsute et une figure sale aux yeux creux agrandis par la faim. »*

Sara, héroïquement, donnera cinq petits pains à la petite fille et n'en gardera qu'un pour elle. Cette bonne action en amènera d'autres car la boulangère, admirative de son courage, donnera à manger régulièrement à la petite mendicante et finira même par la recueillir.

## ET LES RICHES ?

Les riches, en revanche, c'est une autre affaire. Leur richesse n'est que matérielle. Au mieux, ils sont sinistres, d'une grande rigidité morale et incapable de jouir des plaisirs de la vie. Heureusement que nos petites Américaines, Canadiennes et Françaises sont là ! Anne, Rebecca, Pollyanna et Angelica, vont, grâce à leur énergie, leur joie de vivre, leur goût du bonheur, les faire évoluer vers plus de générosité et d'ouverture aux autres. En un tour de main, elles vont les « décoincer », les humaniser et les rendre enfin heureux. Dans tous ces romans, la petite fille pauvre recueillie par charité donne beaucoup plus qu'elle ne reçoit.



*Gulla avança et jeta un regard timide.*

↓  
Frances H. Burnett,  
ill. François Place : *La petite  
princesse*, Gallimard, 1992.

↑  
Gulla, fille de la colline,  
ill. Félix Lacroix, GP,  
1954 (Rouge et or).





↑  
Colette Vivier, ill. Serge Bloch :  
*La Porte ouverte*, Casterman, 2003  
(Comme la vie).

D'autres sont d'une grande pauvreté morale car la richesse corrompt. C'est le cas du grand-père de Gulla ou de Luigi, 11 ans. Dans *D'un palais rose à une mansarde*, ce dernier vit avenue Foch avec une mère trop faible qui lui passe tous ses caprices. Il est nain et ne le supporte pas, il est méchant, désespéré et tente même de se suicider, ce qui est très rare dans un roman pour enfants de cette époque, et même dans ceux d'aujourd'hui. Heureusement il rencontre Suzelle qui joue du violon dans les cours pour aider sa maman malade. Grâce à son amitié et à la musique, elle réussira - difficilement - à redonner à Luigi le goût à la vie, et lui fera découvrir ce qu'est le vrai malheur en l'emmenant dans la zone voir les taudis.

Perrine d'*En famille* et M. Vulfran - qui ne sait pas encore qui elle est - ont ce dialogue étonnant :  
« Tu ne sais pas encore combien l'ouvrier est ingrat.  
- Ingrat pourquoi ? Pour l'argent reçu ? C'est possible et cela vient peut-être du fait qu'il ne considère pas l'argent du même point de vue que celui qui le donne ; n'a-t-il pas des droits sur cet argent qu'il a gagné lui-même ? »

À la fin du roman, M. Vulfran a compris la leçon :

« Vous me disiez qu'une qualité maîtresse était de savoir créer ce qui est nécessaire à nos besoins. Il me semble qu'il en est une autre, plus belle encore, c'est de savoir créer ce qui est nécessaire aux besoins des autres, et c'est ce que ma petite fille a fait. »

Très symboliquement, M. Vulfran, aveugle pendant tout le roman, subit une opération et recouvre la vue à la fin.

Je voudrais terminer par le portrait d'une petite fille devenue grande, une mère de famille qui est un de mes personnages préférés avec Perrine. C'est d'ailleurs un des seuls personnages positifs de mère car dans les romans que j'ai évoqués et dans beaucoup d'autres, elles sont soit mortes, soit malades, soit incapables de faire face aux situations difficiles.

Mais il y a tout de même une mère exemplaire : madame Ermont, la mère de famille de *La porte ouverte*. Elle vit dans une seule pièce avec

toute sa famille, mais son cœur est immense :

« Si j'étais riche, dit-elle je recueillerais tous les enfants perdus. Ça rend tellement heureux de faire des heureux ! »

À la fin du roman, la famille réussit à s'installer à la campagne dans une vieille maison délabrée, retapée à force d'efforts et de privations. Là, elle va pouvoir recueillir Alice, Etiennette et Thérèse, trois orphelines dont personne ne veut :

« Tu ne trouves pas que Thérèse est bizarre aujourd'hui ? Je croyais qu'elle allait rire et courir partout et puis non, elle est presque triste. Maman se retourna pour regarder Thérèse qui venait derrière elle à pas lents comme une somnambule qu'on aurait éveillée de son sommeil.

C'est qu'elle n'est pas habituée au bonheur, il faut lui donner le temps d'apprendre, dit-elle à Lise en baisant la voix. »

C'est donc à ce magnifique personnage que je laisse le mot de la fin, qui est aussi celui du livre.

« Elle s'arrêta à l'orée du bois et, tout en caressant Alice, tout en souriant aux autres, elle tendit son doigt vers le vieux prunier.

Nous n'aurons pas beaucoup de fruits cette année, dit-elle, mais attendez l'an prochain. » ●



1. Pour chaque livre évoqué, j'ai indiqué la date de la première édition originale et française et signalé s'il était disponible actuellement.

2. G. P., coll. Bibliothèque Rouge et Or, 1954.

3. Flammarion, 1936. Disponible actuellement aux éditions du Triomphe.

4. GB/USA, 1888 (en feuilleton), 1<sup>ère</sup> éd. française en 1934, disponible actuellement chez plusieurs éditeurs.

5. Canada, 1905. 1<sup>ère</sup> éd. française 1964, Hachette, coll. Bibliothèque verte, disponible actuellement aux éditions Il était un bouquin et, surtout, la nouvelle parution aux éditions Monsieur Toussaint Louverture analysée dans notre rubrique « Retrouvailles » de ce numéro, pp. 80-83.

6. USA, 1913. 1<sup>ère</sup> éd. française 1924, disponible actuellement aux éditions Zethel.

7. Hachette, coll. Bibliothèque verte, 1954.

8. USA, 1903. 1<sup>ère</sup> éd. française 1948.

9. Suède, 1945. G. P., coll. Bibliothèque Rouge et Or, 1954.

10. 1<sup>ère</sup> édition, 1893.

11. Il est incompréhensible qu'un aussi beau roman intéresse si peu les éditeurs : on ne trouve actuellement qu'une édition pour adultes disponible, celle de l'Association des amis d'Hector Malot (éditions Encrage, Amiens, 2012), une édition algérienne (en français) chez Chihab (Classiques Chihab, 2016) et une version chez Clé International adaptée en français facile en 62 pages en place des 440 pages en plusieurs volumes de l'édition Gallimard Jeunesse, coll. Folio junior de 1980 et épuisée...

12. Flammarion, 1939, disponible actuellement aux éditions du Triomphe.

13. Bourrelier (Marjolaine), 1955, disponible actuellement chez Casterman.

14. Bourrelier (Marjolaine), 1946.

15. Six titres publiés en France chez G. P., coll. Rouge et Or, entre 1954 et 1961.

16. *Gulla fille de la colline*, G. P., coll. Rouge et Or 1954.

17. Hachette, coll. Bibliothèque rose illustrée, 1874.

18. Éditions Sociales Françaises, 1946.

19. Allemagne, 1931, 1<sup>ère</sup> éd. française Bourrelier, 1936.

20. Gallimard, 2018.

←

Colette Vivier, ill. Serge Bloch :  
*La Porte ouverte*, Casterman, 2003  
(Comme la vie).